

The background of the cover is a close-up photograph of iridescent feathers, likely from a bird of prey, showing a complex pattern of overlapping barbs. The colors are vibrant, with shades of green, blue, and red. A prominent diagonal stripe in a bright red color runs from the top right towards the bottom left, bisecting the feather pattern. The text is overlaid on this red stripe.

COLIN **NIEL**
DARWYNE

ROUERQUE
noir

Présentation

Darwyne Massily, un garçon de dix ans, légèrement handicapé, vit à Bois Sec, un bidonville gagné sur la jungle infinie. Et le centre de sa vie, c'est sa mère Yolanda, une femme qui ne ressemble à nulle autre, bien plus belle, bien plus forte, bien plus courageuse. Mais c'est compter sans les beaux-pères qui viennent régulièrement s'installer dans le petit carbet en lisière de forêt. Justement un nouvel homme entre dans la vie de sa mère : Jhonson, un vrai géant celui-là. Et au même moment surgit Mathurine, une employée de la protection de l'enfance. On lui a confié un signalement concernant le garçon. Une première évaluation sociale a été conduite quelques mois auparavant par une collègue qui a alors quitté précipitamment la région.

Dans ce roman où se déploie magistralement sa plume expressive, Colin Niel nous emporte vers l'Amazonie, territoire d'une puissance fantasmagorique qui n'a livré qu'une part infime de ses mystères. Darwyne, l'enfant contrefait prêt à tout pour que sa mère l'aime, s'y est trouvé un refuge contre le peuple des hommes. Ceux qui le voulaient à leur image.

Colin Niel est l'une des grandes voix de la littérature noire d'aujourd'hui. Il a reçu de très nombreux prix littéraires et son roman *Seules les bêtes* (2017) a été adapté avec succès au cinéma par Dominik Moll. Toute son œuvre est publiée aux Éditions du Rouergue.

Du même auteur chez le même éditeur

Romans

Entre fauves, 2020

(Prix Libraires en Seine 2021, Prix du Livre pyrénéen 2021,
Prix Livres à vous 2021, Prix Libr'à nous 2021)

Seules les bêtes, 2017

(Prix Landerneau Polar 2017, Prix Polar en Séries 2017,
Prix Cabri d'Or de l'Académie cévenole 2017,
Prix Goutte de Sang d'Encre 2017, Prix Polars Pourpres 2017,
Prix du polar de la Librairie Les Arcades 2017,
Prix des lycéens d'Auvergne-Rhône-Alpes 2018,
Prix Cézam des lecteurs 2018, prix Flaubert 2019)

Série guyanaise

Les Hamacs de carton, 2012

(Prix Ancres noires 2014)

Ce qui reste en forêt, 2013

(Prix Sang pour Sang Polar 2014, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014)

Obia, 2015

(Prix des lecteurs Quais du Polar/20 Minutes 2016,
Prix Polar Michel Lebrun 2016, Prix Mille et une feuilles noires du festival
de Lamballe 2016, Prix du Récit de l'Ailleurs Saint-Pierre-et-Miquelon 2016,
Prix des lecteurs Villeneuve-lez-Avignon 2016,
Prix Ancres noires 2017, Prix Étudiants du Polar 2017)

La Série guyanaise, 2018, édition intégrale, volumes 1 à 3

Sur le ciel effondré, 2018

(Trophée 813 du meilleur roman francophone 2019)

Livre illustré

La Guyane du capitaine Anato, 2019
avec des photographies de Karl Joseph

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Tanja Luther/Plainpicture

© Éditions du Rouergue, 2022
www.lerouergue.com

COLIN NIEL

DARWYNE

roman

ROUERGUE
noir

*À tous les Darwyne
Des villes et des forêts
Aux quémandeurs d'amour
Aux mendiants de l'attention*

*Aux enfances saccagées
De celles qui font les monstres
Comme une Amazonie
Après les bulldozers*

1

– *Son amou-our, durera toujours...*

Darwyne n'aime rien comme les chants d'adoration dans la bouche de la mère.

– *Son amou-our, calme la frayeur...*

À bien y réfléchir, il n'aime pas grand-chose de ces matins de culte à l'église de Dieu en Christ. Il n'aime pas la sensation de la chemise synthétique et collante sur sa peau moite. Il n'aime pas la façon qu'ont les autres garçons de le regarder en croyant qu'il ne s'en rend pas compte, depuis ce banc où ils se retrouvent chaque dimanche comme si c'était un jour d'école.

– *Son amou-our, réveille en douceur...*

Il n'aime pas le diacre à la cravate, non plus, celui qui se tient près du guitariste. Avec ses gros yeux et sa moustache, il lui rappelle les fois où la mère a demandé qu'on prie pour libérer son fils des mauvais esprits qui le persécutaient. Cela fait un moment que ce n'est plus arrivé, et Darwyne était petit à l'époque, mais il s'en souvient très bien. Il se souvient des mains qu'on apposait sur sa tête et ses épaules en

disant des choses qu'il ne comprenait pas mais qui avaient rapport avec sa façon d'être. Il se souvient des bras de cet homme serrés très fort autour de son torse, pour l'empêcher de retrouver ceux de la mère qui, les yeux fermés sur ses prières, ignorait les pleurs et la main tendue vers elle. Non, vraiment, il ne l'aime pas, le diacre.

– *Son amour, guérit la douleur...*

Mais entendre la mère chanter son amour pour Dieu notre Sauveur et Jésus-Christ son fils, ça, Darwyne aime énormément. Il sait que ce ne sont pas des choses à dire, que jamais elle n'aimera quelqu'un comme elle aime le Seigneur, mais il lui semble que dans cet amour sans bornes qui l'habite tout entière, il y a sa part à lui.

Oui, forcément, il y a sa part d'enfant.

Debout à côté d'elle dans son pantalon noir, il détaille ses gestes, le mouvement de ses mains dressées vers le faux plafond, le va-et-vient de sa tête au rythme de la musique. Les traits de son visage, oreilles yeux nez, cheveux tirés en un chignon impeccable. Ses bijoux et ses ongles vernis, aussi. Rien à faire, Darwyne a beau y penser, observer d'autres femmes lorsque bidon en main il patiente à la source, la mère, il la trouve magnifique. Une mère comme celle-là, c'est certain, il n'y en a qu'une seule à Bois Sec, et peut-être même dans le monde entier, il se dit parfois. Il suffit de voir comment la regardent les autres fidèles, d'ailleurs, les hommes en chemises à fleurs, les femmes dans leurs jupes grises, les enfants tout aussi apprêtés. C'est un peu comme si c'était elle qui dirigeait le culte et non la pastoresse dans son costume bleu électrique, là-bas sur l'estrade. L'adoration, personne ne la chante avec autant de ferveur qu'elle. Sa foi, il n'y en a pas un qui se risquerait à la mettre en doute.

– *Son amour, chasse nos erreurs...* clame-t-elle encore en écartant les bras pour mieux s'offrir à Lui.

Des guirlandes de crépon courent sous le toit de l'église, de part et d'autre du vidéoprojecteur acheté tout récemment. Il y a des fleurs en plastique et en tissu, aussi, dans des vases posés un peu partout, et ça non plus Darwyne n'aime pas trop : avec leurs couleurs fluorescentes et la poussière qui s'accroche à leurs pétales, il trouve qu'elles ne ressemblent pas du tout à des vraies, ces fleurs-là.

La messe s'étire en matinée, aux chants d'adoration succèdent chants d'espérances, confessions, lectures bibliques que les fidèles suivent sur les Smartphones. Cent fois le Seigneur est loué, on le supplie de veiller sur les sinistrés de l'incendie qui la semaine dernière a ravagé vingt maisons dans un quartier tout proche, Dieu merci sans faire de victime. Darwyne se tortille sur son banc de bois, pense à sa sculpture en cours qui l'attend au petit carbet et qu'il espère bientôt finir, à tous ces projets minuscules qui lui remplissent la tête et qui n'ont rien à voir avec Jésus-Christ. Mais il se garde bien de broncher : il sait que c'est important, le culte. Très important, même. Il regarde passer la caisse en plastique pour les offrandes, écoute la pastoresse dire On ne va pas décevoir Dieu, qu'il faut l'adorer jusqu'à sa mort. Il goûte aux dernières paroles d'amour sorties des lèvres de la mère. Et il se lève enfin à l'achèvement de l'office.

Quand la paroisse se répand devant la façade blanche, que s'engagent les palabres sur le bitume défoncé, rumeurs d'expulsions prochaines par les forces de l'ordre, tenues de consultations médicales gratuites par une association, Darwyne et sa mère ne s'attardent jamais. Elle n'aime pas les cancans, c'est ça l'explication. Mais Darwyne, il croit que ça a un peu à voir avec lui, avec l'allure qu'il a dans sa tenue trempée de sueur, le genre de tenue qui va très bien aux autres enfants mais à lui beaucoup moins. La mère ouvre un grand parapluie pour faire un peu d'ombre, lui prend la main. Et fait :

– Allez, viens, petit pian. On rentre.

Darwyne boitille à sa suite, trébuche dans les nids-de-poule. Il faut marcher un peu pour rejoindre Bois Sec. Il n’y a pas d’église, là-bas : si les autorités se décident un jour à raser le quartier comme elles l’ont déjà fait ailleurs, il ne faudrait pas que la maison de Dieu se voie menacée. Ils cheminent donc tel un couple mal assorti, elle haute et fière, lui bancal et voûté, le long de la route brûlée par le soleil équatorial. Ils dépassent l’atelier de mécanique, voitures au ventre ouvert étalées jusque sur le macadam. Les boîtes à lettres aux portes cabossées, fichées sur leurs piquets. Un pylône se dresse à l’entrée d’une ruelle, fléchi sous le poids des plantes grimpantes autant que des fils électriques reliés au réseau en un chaos indéchiffrable : ils piquent à droite pour s’enfoncer dans le quartier. Darwyne ignore les regards posés sur lui comme sur une bizarrerie, se glisse avec la mère dans les boyaux de Bois Sec. Mère et fils longent tôle, bois de récupération, grillage, bâches en lambeaux : les murs bricolés des *petits carbets*, ainsi qu’on nomme ici ce qu’on peut difficilement appeler maison. Ils traversent la cité de part en part, et se hissent sur les hauteurs de la colline pour gagner leur chez-eux.

Ç’aurait pu être un dimanche comme un autre.

Depuis une heure déjà, Darwyne est penché sur sa sculpture. Juché sur une souche renversée, à mi-chemin entre la lisière forestière et la baraque, il tient le futur sifflet entre ses doigts comme un artiste sa pièce maîtresse. Ça commence à prendre tournure, trois jours qu’il est dessus. Il pince les lèvres, fronce les sourcils. Son outil, c’est le couteau de cuisine de la mère, celui qu’elle utilise tous les soirs et pas que pour faire à manger. Il est grand comme son avant-bras, mais Darwyne s’en sert avec un soin d’orfèvre, use de la lame pour entailler l’objet, de la pointe pour perforer. Os animal

ou morceau de bois, nul ne sait d'où il a rapporté ce débris, lui que la mère surprend parfois en train de fouiller dans la ravine où tout le monde jette n'importe quoi. Il époussette, souffle dans l'orifice, goûte au son ainsi produit : Non, ce n'est pas encore ça. Il relève la tête, échappe un de ces sifflements dont il a le secret, court et aigu entre ses lèvres. Histoire d'attirer l'attention de la mère affairée dans sa bassine. Il la fixe un instant, pense Tu as vu ? Regarde ce que j'ai fait là.

Mais la mère ne bouge pas, les yeux rivés à sa lessive, l'air de laver sa propre vie. Les mains plongées dans l'eau mousseuse, elle noue et dénoue sans cesse pour essorer la crasse de leur quotidien. Alors Darwyne grimace, et se remet à l'ouvrage. Il pense, Tu le sais bien, petit pian, quand la mère est occupée, il ne faut pas la déranger. Surtout pour lui montrer un de ces trucs qu'elle n'aime pas te voir bricoler. Il façonne encore, entreprend d'élargir le trou, de limer les angles. Se répète en mantra, Oui, c'est parce qu'elle est occupée, juste pour ça. Mais il sait qu'il y a autre chose : il en a sous la tignasse, Darwyne, tout petit pian qu'il est. Et lorsque le téléphone de la mère se met à vibrer sur le béton, qu'elle s'empresse de répondre en essuyant ses mains sur le bas de son paréo, il commence à deviner. Il observe la façon qu'elle a de parler dans l'appareil.

Et il comprend.

Il comprend que Non, ce n'est pas un dimanche comme un autre.

Un peu plus tard, tandis qu'elle étend un de ses shorts sur le fil à linge, elle lance :

– Darwyne. Va regarder le feu.

L'enfant s'attarde, elle insiste :

– Allez, petit pian. Arrête ça, maintenant.

Alors Darwyne se résout à obéir. Il pose le couteau, lame brillante sur terre noire, se redresse. Puis s'en va

contourner le petit carbet. Il longe le mur rafistolé par plusieurs hommes, chacun défaisant puis refaisant le travail du précédent. Hors de vue de la mère, il gagne le coin arrière de la baraque, empêtré dans un paquet de broussailles. Il déloge une pierre posée contre le bord en béton : l'accès à sa cachette, une petite cavité sous le sol de la maison. Lui seul sait combien de babioles il y a dans ce trou, et combien d'autres se trouvent ailleurs, tout ce qu'il n'a pas pu rapporter jusqu'ici. Il y fourre son sifflet pas tout à fait fini, remet la pierre en place. Et file enfin vers l'intérieur.

Le réchaud à gaz est à plein régime, surmonté de sa marmite noire de suie, le tout à quelques centimètres du canapé. Darwyne tourne la molette de la bombonne, pour éteindre les flammes. Il soulève le couvercle, découvre le blaff cuisiné par la mère. Poisson congelé, acheté hier à la grande surface. Et en regardant bien, il juge que là-dedans, il y en a pour plus que deux personnes.

Et ça confirme ce qu'il a déjà deviné.

Il reste là un instant, sous le toit que le soir venant peine encore à rafraîchir. Dans ce semblant de salon, séparé de la chambre par un rideau à fleurs. Du regard il longe les tiges vertes glissées entre les planches et les parpaings, nouées à la tôle en coutures végétales. Il observe les herbes qui pointent dans les fissures de la dalle de béton, feuilles naissantes au creux des interstices. Toutes ces extensions ligneuses, lancées vers la bâtisse par la forêt toute proche. Tous les jours la mère s'emploie à les arracher, attachée qu'elle est à rendre cet endroit un peu plus habitable. Darwyne lève les yeux vers les toiles d'araignées, filaments en lambeaux entre poutres et tôle. Se dit que lui, il les laisserait bien pousser, toutes ces plantes qui s'invitent dans leur salon.

Dehors, le portail crisse dans la terre.

Darwyne ferme les yeux, pense : Ça y est, le voilà.

Derrière le mur, il entend marcher la mère qui a fini d'étendre son linge, perçoit le son des voix sans comprendre ce qui se dit. Il attend encore un peu, comme pour profiter d'un temps déjà perdu. Mais quand sa mère appelle :

– Darwyne !

Il sort enfin de son refuge. Se présente à l'extérieur, sous le ciel en train de foncer, percé d'étoiles naissantes au-dessus des bicoques. Et il détaille la silhouette de l'homme qui se tient devant lui, sac de sport à l'épaule où tiennent tous ses effets. On dirait un géant. Épaules larges sous son tee-shirt gris délavé, pantalon noir taché de sueur, grosses godasses comme celles que portent les militaires. À côté de lui, posées contre une paroi de métal, il y a une débroussailleuse à fil et une grande machette à la lame toute rouillée. Pour faire le jardinage, sûrement. Les yeux baissés vers Darwyne, il le regarde avec une expression que le petit pian connaît trop bien, mais qu'il n'aime pas beaucoup.

– C'est Jhonson, présente la mère, un vague sourire aux lèvres.

Le prénom glisse sur Darwyne comme l'eau sur un plumage d'oiseau : il se fiche de savoir comment il s'appelle, l'homme à la débroussailleuse. La seule chose qu'il y a à retenir, c'est que désormais il va habiter avec eux.

Que c'est le nouveau *beau-père*.

Les lèvres serrées l'une contre l'autre, l'enfant acquiesce, conscient qu'il n'a pas son mot à dire, que c'est la mère qui décide de ce genre de choses, pas lui. Mais il ne se fait pas d'illusion, il sait très bien ce que l'arrivée de ce Jhonson veut dire.

Il sait que ça va recommencer.

2

Le sentier se glisse dans le sous-bois en un boa terreux, sinue entre tiges et racines en direction de l'orée. Huit kilos sur le dos, Mathurine foule les feuilles et la boue, le pas lent dans l'air moite. Cris gutturaux des ortalides dans les hauteurs boisées, chants des grenouilles allobates planquées au creux des souches, hurlements d'alarme des piauhaus, elle saisit les sons de la faune comme l'alphabet d'un autre monde, tente de déchiffrer les signes qui s'échangent en forêt. Au bureau, les collègues la prennent pour une naturaliste hors pair, il lui suffit d'identifier un tangara pour les impressionner. Mais si Mathurine en sait beaucoup plus qu'elles qui n'ont jamais observé un singe hors de l'enceinte d'un zoo, elle est surtout consciente de l'immensité de son ignorance. Qu'elle ne détecte qu'une infime partie de ce qui se trame en ces lieux. Qu'elle passe à côté de bien des espèces, trop discrètes pour se laisser entrevoir, de bien des traces dans l'humus noir ou sur les troncs suintants. Sans parler de tous ces dialogues chimiques qui, paraît-il, relie les arbres entre eux. C'est peut-être ce qu'elle aime le plus, d'ailleurs :

cette impression d'être dépassée par le monde qui l'entoure. Cette certitude que, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle apprenne, l'Amazonie conservera sa part d'inconnu. Sa part de magie, quand tout ailleurs est devenu si rationnel et maîtrisé.

Elle interrompt sa marche au pied des géants de bois, s'accorde un ultime instant, une centaine de mètres avant l'arrivée. Elle écoute encore les chants d'oiseaux, tyrans, merles, bataras, elle ferme les yeux. Pense : Et si tu restais là ? Et si tu ne revenais pas ? Et si tu disparaissais à jamais ? Un sourire d'inconsciente se dessine sur ses lèvres, aussi vain qu'agréable. Elle rouvre les paupières, jette un œil à sa montre. Sept heures dix-sept : il ne faut pas traîner, ma pauvre fille. Alors elle se remet en chemin, et bientôt sort des bois sur la route asphaltée. La forêt coupée net le long du fossé tondu. Elle retrouve sa voiture garée sur le bas-côté, rallume son cellulaire éteint depuis la veille, aucun message. Dans le vide-poche de sa portière, plié en quatre, il y a le résultat de sa prise de sang : elle le lit encore, comme si la nuit avait pu changer le cours des choses. Le range en soupirant.

Et, vitres ouvertes, elle s'engage sur le bitume fumant.

Des lambeaux de brume s'échappent encore de la jungle qu'elle observe du coin de l'œil. Premières trouées, premières villas, elle dépasse la scierie et ses grumes noires entassées sur le bas-côté, comme autant de preuves de la victoire d'un monde sur l'autre. Elle atteint la ville, quartiers résidentiels à la périphérie, la forêt reléguée sur les quelques collines. Elle remonte les vitres, allume la clim, circule entre scooters et SUV. À droite, à gauche, le BTP est au travail, lotissements, centres commerciaux, écoles, les machines poussent andains et latérite vers les pourtours des nouvelles parcelles. Mathurine réalise combien son pays a changé en quelques décennies. Elle se souvient que, quand elle était gamine, cette maison aujourd'hui cernée par les immeubles était entourée d'une savane piquée

de palmiers hirsutes. Que, surplombant ce terrain de basket où s'entraînent les jeunes de la cité voisine, il y avait un fromager géant autour duquel s'enroulait le vol de caciques par dizaines. Les mains sur le volant, elle s'enfonce dans l'agglomération, les véhicules alignés sur le goudron. Elle fait un arrêt chez elle, prend une douche éclair, troque treillis contre jean, sac à dos contre sacoche. Et l'instant d'après elle est à nouveau en route, recoiffant ses mèches trempées, fuyant son reflet dans le rétroviseur. Direction le centre-ville, à peine en retard.

Les bureaux se dressent en bord de rue, installés dans une ancienne crèche jamais rénovée et dont il reste encore le panneau d'entrée : un dessin de bébé style années 1960, et le numéro de téléphone de l'époque, à six chiffres. Le décor est planté, se dit Mathurine à chaque fois qu'elle passe devant. Les élus peuvent raconter ce qu'ils veulent, l'enfance, ce n'est pas la priorité du moment. Elle monte les escaliers, longe la coursive. Vue sur la cour de la crèche où autrefois jouaient les gamins, mais aujourd'hui plus souvent squattée par des SDF qui viennent dormir sous le toboggan.

L'écriteau trône au-dessus de la porte grillagée :

SERVICE DES ÉVALUATIONS SOCIALES EN PROTECTION DE L'ENFANCE

Mathurine traverse l'entrée reconvertie en salle d'attente, les murs parés d'affiches de sensibilisation au harcèlement scolaire et à la communication parents-enfants, histoire de mettre les familles dans l'ambiance.

– Je suis là, lance-t-elle à Karine en passant devant son bureau.

Sa supérieure lève la tête, lui sourit sous ses lunettes rondes, comme pour dire Tout va bien. Qu'elle ne va pas la sermonner pour cette arrivée un peu tardive.

– Ça va ? Tu as l'air fatiguée, je trouve.
– Non non. J'étais... enfin... j'ai passé la nuit en forêt.
Froncement de sourcils de la cheffe.

– Un jeudi soir ? Tu es partie hier après le boulot ?

– Oui.

– Toute seule ?

– Toute seule, oui... J'avais besoin de prendre un peu l'air.

Karine fronce les sourcils, inquiète. Mathurine la rassure d'un sourire forcé.

– Ça va, ne t'inquiète pas.

Elle rejoint son bureau, sacoche sous le bras. Carole est déjà là, ses dossiers en une pile à sa droite, avec son habituel Thermos de café et son affichette de syndicaliste scotchée au mur : *Professionnel-le-s du social – Médiatiquement absent-es mais toujours bien présent-es*. Un an qu'elles se partagent le bureau, chacune traitant ses évaluations à sa manière : Carole est assistante sociale, Mathurine éducatrice spécialisée.

– Ils arrivent à dix heures ? demande Carole en s'avalant une lampée de café.

– C'est ça, oui. Tu iras te mettre dans la salle de réunion ?

– Non, je vais en profiter pour passer au collège de la fille Parinette, essayer de la rencontrer. Sans l'accord des parents, évidemment...

– Tu n'as toujours pas réussi à parler avec elle ? Ça fait combien de temps que tu es dessus, au moins quatre mois, non ?

– Cinq. Je te jure, je n'en peux plus. Je vais proposer un renvoi au Parquet pour refus d'évaluation... Que la justice se débrouille avec ça, moi j'ai tout essayé.

Mathurine lève les yeux au ciel, compatissante. Elle s'assoit à son bureau, bardé de photos et de babioles rapportées de ses incursions forestières : graines en tous genres

disposées çà et là, feuilles séchées, clichés pris du haut de quelque inselberg reclus au fond de l'Amazonie. Quelques livres de référence, aussi, qu'elle feuillette parfois entre deux rendez-vous, façon de s'extraire un peu de ce monde de la protection de l'enfance dans lequel elle évolue depuis déjà dix ans, d'associations en lieux d'accueil pour mineurs. Sûr que ce n'est pas la carrière qu'elle s'était imaginée lorsqu'à vingt ans elle étudiait l'anthropologie sur les bancs de la fac.

Il lui reste trente minutes avant son rendez-vous. Sur l'écran de son ordinateur, elle relit son rapport finalisé la veille. Rappel des faits, Contexte socio-économique, Ressources parentales, Conclusions et préconisations. Trois mois d'entretiens et de visites au domicile de la famille Janian, un trois-pièces dont l'état jurait avec celui de la cité toute récente. Souvenirs du linge entassé en une colline crasseuse sur le balcon, de l'odeur d'urine que peinait à masquer l'eau de Javel répandue à la hâte avant l'arrivée de l'éducatrice. Du témoignage du commerçant chinois, qui se plaignait de ces trois enfants livrés à eux-mêmes sur les parkings du lotissement. Et des cris qu'ils poussaient quand le père passait ses nerfs sur eux. Un dossier qui, malheureusement, n'a rien d'exceptionnel.

Carole éteint son écran, fourre téléphone et Thermos dans son sac à main.

– Je file. Bon courage avec le mort-vivant.

– Et toi avec la fille invisible...

Quand l'une des deux reçoit, l'autre s'éclipse du bureau, secret professionnel oblige.

Quelques minutes après, face à Mathurine, les deux chaises visiteurs sont occupées par le couple Janian. À droite, la mère et sa centaine de kilos, engoncée dans sa robe de ville sortie pour l'occasion et pourtant déjà tachée. Avec sur son visage, ce mélange de résignation, de colère et d'étrange douceur que Mathurine a toujours eu du mal à percer. À gauche, le père, corps tout sec pointant sous le débardeur, joues criblées de

trous et de rides. Et ces yeux qui jamais ne semblent vouloir se fixer sur quelque chose, zébrés de veines écarlates. Un mort-vivant, peut-être pas, mais c'est vrai qu'il fait peur, ce type. Mathurine tente de les mettre à l'aise, prend des nouvelles de la fratrie, tournée vers la maman :

– Comment va Roxane ? Ses diarrhées, c'est terminé ?

– Oui, madame.

– Tant mieux. Elle n'a pas fait de fièvre, ça devait juste être quelque chose qu'elle avait mal digéré.

– Oui.

Le père est agité, sa cuisse gauche tremble en permanence. Il frotte ses paumes sur la toile de son jean.

– Vous savez pourquoi je vous ai demandé de venir aujourd'hui ?

Haussements de sourcils de la grosse dame, manière de dire que Oui, bien sûr, elle sait. Alors Mathurine rappelle les faits, le plus simplement possible. Depuis *l'information préoccupante* transmise par l'infirmière scolaire : les cicatrices dans le dos du cadet, le récit des coups de ceinture et fils électriques infligés par le père. Jusqu'à la dernière visite au domicile familial, la mère vautrée sur le clic-clac de son salon en chantier, cherchant ses mots pour répondre aux questions. Le père Janian soupire à chaque violence évoquée, secoue la tête, l'air plus furieux contre lui-même que contre l'éducatrice. La mère reste impassible, écoute bouche close sans jamais rien contredire.

– On en a déjà parlé, dit enfin Mathurine, s'adressant autant à l'un qu'à l'autre. Je suis certaine que vous voulez le meilleur pour vos enfants, que vous... enfin que vous les aimez.

– Oui, confirme l'homme de sa voix déglinguée.

– Ce n'est pas moi qui prends la décision, je vous l'ai déjà expliqué. Mais... je crois vraiment qu'un accueil provisoire en famille d'accueil est nécessaire. Que vous et vos enfants avez besoin de prendre un peu de distance les uns avec les autres.

Pas de réaction apparente, ni de regard entre eux.

– Ce serait seulement pour six mois dans un premier temps. Le temps pour vous deux de vous occuper aussi un peu de vous. De vos... enfin de votre problème d'alcool.

– ...

– Qu'est-ce que vous en pensez ?

Haussements d'épaules, long silence gêné. Sous la façade de la mère, au fond de ses yeux gonflés par les cuites à répétition, l'expression d'une immense impuissance.

– Vous le savez : ça ne peut pas se faire sans votre accord, à moins de passer par la justice.

– Oui, dit la femme.

– Oui vous le savez, ou oui vous êtes d'accord ?

Sourire nerveux.

– Non, c'est... Enfin oui, je sais.

Mathurine laisse passer un instant, soupire intérieurement. Un coup de klaxon fuse dans la rue. Le père détourne la tête, soudain fuyant. Comme s'il était clair que jamais lui-même n'assumerait une telle décision. La mère se réinstalle sur son siège.

– La famille d'accueil. Ils vont bien s'occuper d'eux ?

Mathurine hésite.

– C'est l'aide sociale à l'enfance qui se chargera de l'accueil, pas moi. Mais je leur fais confiance pour trouver la meilleure des solutions. Et bien sûr, je vais proposer que vous ayez un droit de visite régulier.

Nouveau silence. La mère se tourne vers son compagnon : aucun soutien à attendre de ce côté. Elle revient à l'éducatrice, inspire profondément.

– D'accord.

Le couple reparti vers sa cité, Mathurine imprime son rapport, le joint au dossier constitué au cours de ces trois mois. L'ensemble va être transmis à la hiérarchie, ce n'est

plus de son ressort à présent. Quand elle en reparlera, Karine lui dira sûrement qu'elle a fait ce qu'il fallait. Que ces enfants ont besoin d'un autre environnement pour grandir et poursuivre leur scolarité. Que le père Janian est un danger public, et la mère incapable de protéger les gamins de ses accès de violence. Et tout ça, l'éducatrice en a conscience. Mais ce qu'elle sait aussi, c'est qu'elle a menti à cette maman. Que rien ne garantit que la petite Roxane et ses deux frères retrouvent un équilibre une fois placés. Que la réalité, c'est que les familles d'accueil du département ne sont pas assez nombreuses, pas assez formées, qu'elles sont parfois contraintes d'accueillir sept enfants au lieu des quatre autorisés. Et que des drames en leur sein, il y en a régulièrement. Des mineurs placés à l'origine de violences sur d'autres plus jeunes qu'eux. Des agressions sexuelles sur des petites filles retirées à leur mère, pendant que juste à côté, dans le salon, l'assistante familiale regarde sa *novela*.

Cette conscience-là, elle hante Mathurine chaque fois qu'elle doit rédiger un de ses rapports d'évaluation. Parce que depuis un an, depuis qu'elle a intégré le service, son travail, c'est cela : *évaluer*. Évaluer les risques auxquels sont exposés les enfants, évaluer les dangers. Et proposer des solutions que d'autres seront chargés de mettre en œuvre : accompagnement social, aide éducative, médiation familiale... et parfois placement en famille d'accueil, avec signalement judiciaire.

Vingt-cinq, c'est le nombre d'évaluations qu'elle et ses collègues ont à mener en parallèle. Vu le nombre d'*informations préoccupantes* qui leur parviennent chaque mois, c'est trop peu pour pouvoir tout traiter. Mais plus, ce n'est humainement pas faisable. Alors forcément, les dossiers traînent, attendent parfois des mois avant qu'une travailleuse sociale puisse enfin s'y plonger. Avec le risque que dans l'intervalle, la situation se soit aggravée.

Mathurine soupire, se répète Tu as fait ce qu'il fallait, c'était la meilleure solution. Elle pose le dossier Janian sur le bord de son bureau, comme si cela pouvait suffire à l'écartier de sa pensée. Et elle pense Allez, au suivant.

S'empare du dossier Massily.

Un garçon âgé de dix ans, à en croire le contenu de la chemise cartonnée qui porte son nom. L'information préoccupante est parvenue à la CRIP¹ via un appel téléphonique au 119 aussi lapidaire qu'anonyme, comme l'explique le document joint au dossier : l'appelant ne parlait pas bien français, n'a donné que quelques informations sur l'enfant et le quartier où il vivait, et dit quelque chose comme Ça ne va pas, le gamin, Là ça ne va pas du tout, monsieur. Mais lorsque l'écoutant a commencé à poser des questions pour éclaircir la situation, l'homme est devenu fuyant, puis il a raccroché. Parmi la petite liasse de papiers figure aussi le rapport d'une première évaluation de la situation de l'enfant, menée deux ans plus tôt par une ancienne assistante sociale du service. Préconisation de l'époque : classement sans suite, information préoccupante probablement mensongère. Depuis qu'elle a pris en main le dossier, Mathurine a envoyé deux courriers à la mère. Un premier, sous forme d'invitation à se présenter à son bureau. Puis un autre, une convocation cette fois, comme elle a l'habitude de le faire. Sans réponse ni à l'un ni à l'autre. Pas plus qu'à ses tentatives d'appel sur un numéro de portable invariablement sur répondeur. L'éducatrice se masse les tempes : l'appel au 119 remonte à sept mois déjà, il a pu se passer tellement de choses depuis, y compris des choses graves. Elle soupire. Et pense, Pas vraiment le choix, ma pauvre, il va falloir te déplacer sans préavis.

Tenter une visite au domicile de Darwyne Massily.

1 Cellule de recueil des informations préoccupantes.

3

Darwyne, il s'y connaît en *beaux-pères*.

Il lui semble, même, que sa vie d'enfant a été rythmée par ça, par le passage des hommes de la mère dans leur petit carbet. Il ne se souvient pas des noms, ou plutôt il n'a pas envie de s'en souvenir, alors dans sa tête, il leur a donné des numéros : beau-père un, beau-père deux, beau-père trois... Parce que compter, Darwyne, il sait faire, au moins jusqu'à cent. Alors il a de la marge, même s'il sait que des hommes, la mère en a sûrement connu bien plus que les huit officiels. Normal, c'est la plus belle des femmes de Bois Sec et peut-être même de tous les quartiers de cette ville réunis. La plus courageuse et la plus intelligente et la plus travailleuse, aussi. Il y a toujours un gars pour venir lui tourner autour dès que la place est libre. Darwyne a remarqué ça depuis longtemps, la manière que les hommes ont de la regarder comme si c'était de la nourriture avec des jambes. Parfois il se demande si lui aussi un jour fera comme eux, s'il se mettra à rôder autour de certaines femmes à la manière d'un rat près des bacs à ordures, quand il sera devenu *comme les*

autres. Puis il se dit que Non, c'est impossible, que ce sont des choses qui jamais ne le concerneront.

À son avis, les beaux-pères, ce sont toujours de mauvaises personnes : il y en a des plus grands que d'autres, des plus forts, des plus calmes, des qui rigolent, des qui crient, des qui jouent les gentils pour l'amadouer ou se faire mouser devant la mère, mais au fond ils sont tous pareils. Avec le temps et les souvenirs qui s'accumulent, Darwyne a appris à ne plus se faire d'illusion à ce sujet : il sait comment les choses commencent, et comment elles finissent. Toujours de la même manière, et plutôt mal, il lui semble. C'est un cycle qui se répète, en fait, il n'y a que le numéro qui change.

Alors avec le nouveau, le numéro huit, ce sera la même chose.

Darwyne en est certain.

Il regrette déjà les quelques semaines qu'il a pu passer seul avec la mère, entre cet homme et celui d'avant, le beau-père sept, celui qui lui tapait dessus avec des branches et des bâtons, et qui disait tout le temps qu'il allait construire une vraie maison pour la mère avec des murs en dur et un toit pas rouillé, mais qui n'a jamais rien fait de tel. Ces semaines sans beau-père, c'était comme une parenthèse. L'impression de n'avoir la mère que pour lui, et un peu pour sa grande sœur qui de temps en temps venait faire un tour chez eux. L'impression qu'elle était différente, la mère. Plus attentive à lui. Moins contrariée, aussi. Oui, elle l'était moins souvent, il se répète. Il aurait voulu que ça dure éternellement, que plus jamais elle ne se retrouve un homme. Mais au fond de lui, il savait que ça finirait par arriver. Parce qu'en fait, les hommes, elle en a besoin, la mère. Il a bien compris ça même si lui, il est certain qu'elle pourrait très bien se débrouiller sans eux.

Cela fait maintenant une semaine que l'homme à la débroussailleuse habite avec eux, réalise Darwyne, le cul posé sur sa souche, tandis qu'au-dessus claquent les coups de

machette. Et déjà, il y a beaucoup de choses qui ont changé. Le quotidien poursuit son cours, forcément : chaque jour la mère s'en va acheter des choses en ville pour les revendre un peu plus cher dans le quartier, ou alors elle cuisine pâtés et accras qu'elle vend le soir à ceux qui n'ont pas envie de se faire à manger ; Darwyne, lui, continue d'aller à l'école puisqu'il paraît que c'est important s'il ne veut pas se retrouver avec la même vie qu'elle quand il sera adulte, parce que Oui, petit pian, un jour tu seras un adulte et il faudra bien que tu fasses comme ta sœur, que tu trouves le moyen de partir d'ici. Mais à la maison, il voit bien que ce n'est plus pareil, qu'il y a moins de place pour lui.

Parce qu'un beau-père, ça prend de la place.

Depuis son perchoir, l'enfant le regarde se battre avec la jungle. La mère n'a pas tardé à le mettre au travail : tout en haut de leur petite parcelle cernée de murs de tôle, l'homme s'emploie à repousser la lisière forestière. Torse nu, coupe-coupe en main, il tranche dans ces halliers dont plus personne ne s'occupait depuis le beau-père sept et qui, d'après la mère, menacent la minuscule baraque. Sa lame se plante dans les écorces, ricoche sur le bois dur, fait voler les rameaux, on dirait que c'est l'Amazonie tout entière qu'il essaie de défricher depuis tout à l'heure. Darwyne n'aime pas ça, il grimace à chaque coup porté comme si c'étaient des bouts de lui-même que sectionnait le beau-père. Et à chaque fois qu'il se prend dans le paquet de lianes-rasoirs, ou qu'il met un pied du côté du palmier patawa, dans ce coin où des centaines de fourmis de feu ont fait leur nid et s'attaquent aux peaux humaines dès qu'on vient les y déranger, Darwyne se dit que c'est bien fait. La mère aussi observe son nouvel amant, mine satisfaite sur son visage de maîtresse des lieux. Elle est assise au seuil de sa baraque, sur la marche en béton, occupée à éplucher des bananes plantain qu'elle laisse tomber dans sa bassine en plastique rose, celle

avec des fleurs dessinées dessus. Posé à côté d'elle, son cellulaire crachote des chants évangéliques, branché sur une radio chrétienne.

Un coup mat claque dans le tronc d'un cecropia, qui vacille sous l'assaut, puis s'abat en un fracas de bois et de feuilles. Darwyne se raidit.

– Ne fais pas cette tête, lui lance la mère en pelant sa banane. Tu sais bien que je la déteste, cette forêt.

L'enfant fronce les sourcils, se rassure, Mais non, ce n'est pas de toi qu'elle parle. Les minutes passent ainsi dans les bruits de défrichage. La mère termine son épluchage, s'essuie les mains sur son paréo. Elle soulève sa bassine, la porte à l'intérieur.

Et bientôt elle lance :

– Petit pian, les devoirs.

Darwyne ferme les yeux, les rouvre, un nœud naissant dans le ventre : les devoirs, il déteste ça. Heureusement que la mère est là, et qu'elle sait comment s'y prendre pour l'aider, parce que sans elle il ne les ferait jamais, c'est certain. Et il resterait un petit pian toute sa vie. Et il ne deviendrait jamais comme *les autres*. Et il finirait très mal, pauvre et seul et misérable, parce qu'il n'y aurait plus personne pour s'occuper de lui. Alors il quitte son trône de bois. Le cartable est posé contre un bout de tôle, un cartable avec un dessin de robot sur le devant, dégotté chez un Chinois du centre-ville. Il l'empoigne, le traîne dans la terre grise. La mère l'attend dans la chaleur poisseuse du petit carbet, debout à côté des plaques de gaz, ses mains encore collantes de pulpe. Il s'assoit sur le canapé, au même endroit qu'hier, là où le matelas s'enfonce un peu. Il sort le cahier, le bleu, l'ouvre sur ses genoux cagneux. Et, tandis que la mère l'aide à se concentrer, il tente de déchiffrer les mots couchés sur le papier.

Le loup féroce.
L'écharpe chaude.
La voiture rouge.

Fait mine de comprendre quelque chose à ce truc des adjectifs dont parle le maître d'école comme si ces assemblages de lettres étaient des denrées vitales.

Plus encore qu'en journée, c'est quand vient le soir que Darwyne prend conscience de ce qui a changé depuis l'arrivée du beau-père huit. La nuit s'est abattue sur Bois Sec, plus aucun enfant dans les ruelles terreuses du quartier. Il paraît que c'est dangereux de traîner à cette heure, qu'il y a juste quelques hommes, et cette vermine qu'on appelle *les dealers* et que la mère maudit parce qu'elle dit que c'est à cause d'eux que les gens de ce pays détestent les étrangers, et aussi qu'on devrait leur interdire de se présenter le dimanche à l'église, à ces parasites. Alors les familles sont recluses dans les baraques.

Le téléviseur est allumé, posé en équilibre sur le haut du réfrigérateur, l'image grésille sur l'écran plat. Il préfère les oiseaux, mais quand même Darwyne aime bien regarder la télé, dessins animés, matchs de foot, séries, qu'importe tant que l'image continue de bouger encore et encore jusqu'à piquer les yeux parfois. Les semaines passées, il s'asseyait sur le canapé avec son bol de riz collé, et la mère ne lui disait rien, mais désormais c'est la place du beau-père : avec une carrure comme la sienne, il occupe tout le coussin. Alors Darwyne s'est calé contre un bout de mur, jambes en tailleur sur le carrelage cassé. Entre deux publicités, il lui jette des regards curieux : penché sur son assiette, avant-bras appuyés sur les genoux, l'homme finit son repas, soupe chinoise saveur crevette, suit le programme d'un œil distrait, s'essuie du dos de la main, se racle la gorge en faisant

beaucoup de bruit. Après le travail qu'il a abattu, il s'est lavé au seau, et il y a encore de l'eau qui sèche sur son torse dénudé. La mère, elle, s'active en prévision du lendemain, entasse ses boîtes en plastique pleines de bouillons cubes, de savons sous emballage et de bouteilles de sauce saté. Darwyne est conscient qu'il y a des familles bien plus nombreuses dans les petits carbets voisins, parfois six enfants dans une seule pièce et plusieurs lits superposés, oui, il sait qu'ils sont loin d'être les plus mal lotis du quartier. Mais forcément, à trois dans la pièce dont un beau-père comme celui-là, c'est plus compliqué qu'à deux.

Bizarre que la mère n'ait jamais compris ça, quand même.

Mais ce qu'il aime le moins, c'est après. Quand vient l'heure du coucher. Là, c'est sûr, ce n'est plus du tout la même chose. Darwyne ne dort plus dans la chambre, sur son matelas en mousse coincé entre le mur et le grand lit de la mère. Non, sa couchette, à présent, c'est le canapé, c'est comme ça quand il y a un beau-père. Il est allongé sur le tissu qui très grossièrement imite la peau d'un jaguar, sous la fenêtre découpée dans la paroi en métal ondulé, avec en face de lui le réfrigérateur surmonté de sa télé éteinte, et la vaisselle empilée au-dessus de l'évier. Sous sa cuisse il sent le contact moite du matelas, là où l'étoffe est déchirée. Il se masse l'épaule droite, qui lui fait un peu mal, à cause des devoirs. Il fixe l'entrelacs des toiles d'araignées sous le plafond de poutres et de tôles, suit du regard les galeries brunes édifiées par les termites au fil des semaines. Il écoute vibrer la nuit, tous ces sons qui percent le silence de Bois Sec. Il entend ronronner les groupes électrogènes de ceux qui n'ont pas trouvé le moyen de se raccorder au réseau électrique. Il entend de la musique, aussi, quelques bicoques plus bas, du rap ou du reggae ou du dancehall. Il déchiffre tous ces murmures comme une cartographie sonore de son quartier, identifie les nouveaux arrivants, suit l'évolution incontrôlée du hameau.

Mais bientôt, ce sont d'autres bruits qui lui parviennent. Ceux de derrière le tissu troué, à quelques mètres. Ceux que fait la mère sur son lit, dans la chambre, comme à chaque fois qu'elle a un nouvel amant. Elle faisait les mêmes avec le beau-père sept, au début, se souvient Darwyne. Avant de se dire que Non, c'était différent. Qu'en fait, ça change un peu en fonction des beaux-pères, que parfois c'est plus fort, parfois plus étouffé. Parfois on dirait qu'elle a mal, d'autres fois qu'elle rigole. Darwyne sait ce qu'ils font, il est au courant pour *le sexe*. Il entend ce qui se dit là-dessus un peu partout, comme si en grandissant il ne fallait plus penser qu'à ça. Dans ces moments, la mère, elle lui évoque un animal de la forêt. Alors il l'imagine en train de se transformer en femelle tapir, ou en pécarari, ou en puma, peut-être. Et il se dit que c'est peut-être *normal*. Que ça vient un peu d'elle, en fait. Que c'est pour ça qu'il est comme il est, lui.

Un petit pian.

Une sale bête.

Une saloperie de macaque répugnant.

Les halètements se poursuivent, envahissent la baraque comme si c'était devenu la cage d'un fauve. Darwyne les écoute immobile, pétrifié par chaque nouvel ahan, risque un regard inquiet vers le rideau lorsqu'ils montent en puissance et qu'alors la mère semble en danger. Mais il sait que le sexe, ça finit toujours par s'arrêter, même si parfois ça dure vraiment longtemps. Qu'il ne faut pas intervenir, non, surtout pas. Juste attendre que le beau-père ait terminé. Que soit rassasiée cette faim étrange qui anime tous les hommes quand ils rencontrent la mère.

Lorsqu'enfin cessent les ébats, il est tard, et Darwyne n'a pas trouvé le sommeil. Alors il se redresse, à genoux sur le canapé. Il s'assure que plus rien ne bouge du côté de la chambre, qu'aucun des deux adultes n'est sur le point de se relever. En veillant à ne pas le faire grincer, il pousse le volet